

Fawzy Al-Aiedy

Chanteur-musicien irakien



Sok Hung Lam

Tel Sindbad le Marin, Fawzy Al-Aiedy a perdu toute attache - physique - avec le port de ses origines : Bassora. Depuis plus de 30 ans, il a largué les amarres, loin de sa terre natale où il n'est jamais retourné ...

C'est la musique qui lui a offert une nouvelle patrie ! Bien plus, elle lui a offert tout un univers dont il ne cesse d'écumer ports et rivages. Porte étendard de la chanson arabe engagée, le voilà tantôt voguant sur un air de jazz oriental, tantôt sur un air de « musique du monde », sans frontières, sans exclusive, sans fermeture ...

Esprit créatif et innovant, Fawzy Al-Aiedy est un artiste véritable, un compositeur doué et un homme attachant. Sa musique a le goût de la tolérance, de l'aventure, du large, de « l'autre »... Il suffit de se rappeler son spectacle audacieux, dans les années 80, en compagnie de son ami et compatriote le grand calligraphe Hassan Messoudy et le comédien Guy Jacquet ... Ou encore la musique pour enfants qu'il ne cesse de revisiter et à laquelle il a consacré ses disques « Amina » en 1982 et « Donya » en 1998 ...

Dernièrement, Fawzy Al-Aiedy a embarqué pour un nouveau voyage musical. Et c'est à l'une de ses escales que nous l'avons rencontré...

FOUFOUDD : Fawzy El-Aiedy présentez-vous...

Fawzy Al-Aiedy : Je suis né dans le sud de l'Irak, à Bassora, la ville de Sindbad le Marin. J'ai grandi avec les images du port et des bateaux entrant et sortant tout le long de la journée. J'aimais énormément la poésie ainsi que la musique dès mon jeune âge. Lorsque j'étais petit, j'imaginai qu'il y avait des musiciens très petits qui jouaient dans le poste et je me disais : c'est ce que je veux faire plus tard : devenir artiste musicien. C'était ça, mon rêve d'enfant. Une fois confronté à la musique, je me suis rendu compte que c'était bien sérieux et que cela demandait du travail et de l'apprentissage... Il m'a fallu donc étudier et commencer à déchiffrer ce langage...

À Bassora, il y avait beaucoup de clubs où l'on pratiquait la musique. Lorsque je me suis rendu

à l'un de ces clubs, je me suis présenté comme chanteur, avec l'envie de participer donc... Les musiciens m'ont dit « très bien », et m'ont laissé chanter avec eux. j'étais en dehors du tempo et malgré le plaisir que j'éprouvais, j'avais découvert que la musique était une affaire sérieuse...

C'est à 14 ans que j'ai décidé de quitter Bassora et mes parents pour aller étudier la musique au conservatoire de Bagdad, où j'ai étudié pendant 4 ans aussi bien la musique orientale que la musique occidentale. J'avais pour maîtres le grand luthiste irakien Salman Shukr et le musicien palestinien Rawhi Al Khammach. Ce sont eux qui m'ont appris le chant et livré les secrets du oud. En même temps, avec un professeur tchèque, j'ai appris à jouer du hautbois, instrument occidental encore inconnu en Irak à cette époque. Comme j'obtenais de bonnes notes, on m'avait accordé une bourse pour aller me perfec-

Entretien



tionner en musique occidentale en Pologne, à Varsovie. Hélas, entre-temps, en 1968, il y a eu un coup d'Etat, suivi de l'arrivée de Saddam Hossein au pouvoir. Le nouveau régime a décidé d'interdire aux jeunes irakiens de quitter le pays et me voilà, malgré ma bourse, bloqué à Bagdad. Mieux encore, je me suis retrouvé obligé de faire mon service militaire au Kurdistan et impliqué malgré moi dans une guerre locale dont je ne connaissais ni les tenants, ni les aboutissants...

Après cette expérience j'ai juré de quitter l'Irak. Voilà comment et pourquoi j'ai débarqué à Paris, le plus normalement du monde, avec un visa et mes propres moyens... Je me suis inscrit au conservatoire de Boulogne-Billancourt où j'ai étudié la musique classique occidentale pendant six ans. J'ai appris correctement le hautbois. C'était pour moi un vrai choc culturel et artistique et j'ai pu m'améliorer en chant ainsi qu'en instruments...

Il y a trente ans, Paris était une ville extraordinaire pour un bohémien tel que moi. Comme je n'avais pas beaucoup d'argent, j'entrais dans tous les endroits (cafés, cabarets...) où je pouvais jouer de la musique et gagner ma vie... Bien sûr, je chantais le répertoire arabe, et j'ai eu un choc en voyant que le public maghrébin ne comprenait pas ce que je chantais, comme si je chantais en chinois. Après, j'ai appris à faire attention à la manipulation de la langue et j'ai adapté mon interprétation selon les différents publics. L'autre choc pour moi était de jouer la musique arabe et orientale devant le public occidental. Je peux vous dire que ce n'était pas aussi facile qu'aujourd'hui et que c'était une vraie lutte pour familiariser l'oreille occidentale à notre musique. Toute cette période était d'une grande richesse pour moi : une formation solide, une approche sérieuse de la musique classique occidentale, la découverte de ces grands interprètes que sont Brassens, Léo Ferré, Brel, Léonard Cohen... Cela m'a permis de me former musicalement et

d'avoir une aptitude pour la composition surtout après avoir, durant deux ans, joué de la musique classique avec les jeunes de l'orchestre de Paris.

FOUNDON : C'est à cette époque, c'est à dire au milieu des années 70, qu'on a découvert à Paris cet artiste irakien, chevelu...

Fawzy Al-Aiedy : On m'a découvert en 1975... Un jour, à la fête de l'Humanité, j'accompagnais au luth un chanteur Egyptien qui s'appelle Mohamed Hamam. Après le concert, une femme est venue vers moi et m'a dit : « je suis la directrice de Musique du Monde [maison de disque] ; mon petit je te fais un disque ». Je n'ai fait que jouer du Oud, pourtant ! Et c'est ainsi qu'en 1975 j'ai sorti mon premier disque qui s'appelait « Silence », suivi plus tard d'un second : « De Bagdad ». Cela m'a permis de prendre conscience de mon style, une résultante de ma double formation musicale et de mon parcours d'homme partagé entre deux influences, deux cultures... Désormais, composer pour moi est devenu un besoin. Je pouvais continuer dans le classique, jouer les « maqam » et répéter le répertoire ou encore être un bon instrumentiste du hautbois... J'ai décidé de créer un style à moi, créer et jouer ce que je sais faire... J'avais envie que ça sorte de moi...de sortir de moi-même...de sortir du carcan...

FOUNDON : Le fait d'être un artiste en exil, est-ce un handicap ou au contraire une liberté ?

Fawzy Al-Aiedy : En ce qui me concerne, cela m'a donné une force extraordinaire. C'est à dire qu'au lieu de geindre sur mon sort, j'ai transformé mon éloignement de mes racines en un atout artistique. Je me suis appuyé sur les moyens qu'offre Paris, sur la liberté qui existe dans cette ville, pour construire ma musique, en faire une force de création. Petit à petit, la scène est devenue mon territoire. C'est là où je pouvais dire ce que je voulais, bouger comme je le voulais et confronter le public à ma manière. La scène est devenue mon chez-moi. C'est là en fait que je parle l'arabe, quelque soit le public qui est en face de moi, alors que dans la vie, je suis obligé d'adapter ma langue en fonction de mes interlocuteurs...

FOUNDON : Passons à autre chose : de même qu'il n'y a presque pas de livre pour enfants dans le monde arabe, il n'y a pas plus



«Oud Aljazira»



«Tarab»

Entretien



Pascal et Marie Maréchaux

« Dounya »



Dominique Marchant-Fort

d'artistes dignes de ce nom qui chantent pour les enfants. Vous, vous avez décidé de franchir ce pas ...

Fawzy Al-Aiedy : Là, vous parlez de ma troisième période qui commence en 1981 avec le disque « Amina » composé pour un public enfant, avec des partitions, des livrets et la reproduction phonétique des paroles. Ce disque était composé de cantines de tous les pays arabes : Tunisie, Libye, Egypte, Liban, Palestine, Irak... j'ai travaillé profondément sur la tradition...

Petit je n'avais pas de disques, de cassettes ou de livres qui parlaient à mon imaginaire. Peut-être est-ce ce manque d'enfance qui m'a poussé à faire « Amina » à Paris ! Ce disque avait obtenu le prix Loisir Jeunes en 1981.

J'avais demandé à l'époque à tous mes copains arabes de me ramener les paroles des cantines pour enfants de leurs pays respectifs. J'ai ainsi constitué un répertoire de chansons très simples, de tradition populaire, que j'ai travaillées pour les chanter correctement dans le parler de chaque pays. Cette expérience a été une nouvelle richesse pour moi, c'est à travers elle que j'ai découvert la diversité de la langue arabe. Tout le monde me dit que ce disque-là est très important, mais dans le monde arabe personne ne le connaît ! En effet, personne n'a pris le risque de le diffuser là-bas. Il fallait être à Paris pour le faire. Dans le monde arabe ce n'était pas envisageable.

En 1998, j'ai fait un autre disque pour enfants : « Donia », duquel j'ai tiré un spectacle qui tourne actuellement. C'est à partir de l'histoire de Sindbad le Marin que je traverse en chansons les mers et les pays arabes. Il y a un scénario en français qui sert de fil conducteur et qui permet aux enfants français de suivre les péripéties du célèbre marin. Il y a même deux chansons

bilingues. De plus, nous donnons des textes en phonétique au jeune public pour lui permettre de chanter avec nous s'il le souhaite.

FOUND : Passons à autre chose encore : quel est votre rapport avec la musique Jazz ?

Fawzy Al-Aiedy : A partir du disque « Shéhérazade », j'ai commencé à introduire des instruments comme les violoncelles et la contrebasse, bien qu'au début ce n'était qu'à titre d'essai, d'expérimentation. Je me souviens, à l'époque, des artistes comme Nass El Ghiwan me disaient qu'ils enviaient ma liberté de création. Eux, en effet, étaient prisonniers d'un genre musical alors que moi je naviguais entre plusieurs influences et c'est cela même la création. Elle se fait à partir de rencontres, tout en gardant, bien sûr, les mélodies orientales, chose à laquelle je tiens beaucoup. Toute l'alchimie consiste à sculpter autrement pour en faire une musique nouvelle.

Je pense qu'il ne faut pas changer les caractéristiques d'une musique. On a des rythmes et des mélodies propres à nous, qu'il faut protéger et dont il faut garder la construction (le temps, les échelles de modes musicaux...) Mais, à part ça, je suis ouvert à tout. J'étais très sensible aux sonorités de Miles Davis et surtout au travail de Coltrane, premier musicien noir américain qui a flirté avec la musique orientale à travers sa fréquentation de la musique hispanique en Amérique. Il a repris bien des modes orientaux dans sa musique...

A partir de 1983, je suis revenu à la musique orientale par le biais de la musique dite « engagée » qui était en vogue à l'époque grâce à Marcel Khalifa, Cheikh Imam, Mohamed Bhar, etc... Nous chantions les poésies de Mahmoud Darwich et des autres poètes palestiniens... Tous, nous sommes passés par cette salle mythique qu'est la Mutualité... Mais les liens entre la musique et la politique sont toujours difficiles ! Nous, en tant qu'artistes, nous étions des rêveurs et ça n'était pas facile de nous encadrer dans un parti ou un mouvement... Personnellement, j'aime faire librement ma musique et je ne veux pas que quiconque m'impose un style ou une façon de chanter...

C'est à cette époque que j'ai sorti mon disque « La Terre ». Il s'inscrivait dans cette tendance qu'on appelle aujourd'hui « musique du monde », sauf

Entretien



Mohamed Yeou

qu'à l'époque elle n'était pas encore à la mode. Nous étions parmi les premiers à l'avoir lancée, mais nous n'étions pas très écoutés... C'est avec ce disque que j'ai essayé cette fusion entre la musique orientale et le jazz. Au début j'ai intitulé cette démarche : « de la musique orientale au jazz ». Par la suite, vers 1989, c'est devenu le concept « l'Oriental-Jazz » qui a duré une dizaine d'années, jusqu'en 1995... C'est une rencontre dans la liberté. Tout en gardant ses fondements pour ne pas se perdre, on s'ouvre à toute rencontre féconde...

FOUNOUD : En tant qu'artiste, comment voyez-vous le triomphe du business dans le monde de la musique ? Et vous, comment êtes-vous parvenu à concilier votre liberté artistique avec les impératifs du marché ?

Fawzy Al-Aiedy : Lorsque j'ai commencé dans la musique, je ne me posais pas ce genre de questions. J'avais seulement besoin de créer, pour respirer, pour exister. Quant aux autres questions, ce n'était pas à moi de les résoudre. Je vivais avec mon art et je jouais beaucoup. La France est un pays immense où il est possible de se produire partout, de même qu'en Europe... A cette époque, il faut dire, le côté artistique était primordial. Avant de parler business, on parlait création, musique... C'était presque une insulte de faire autrement. L'argent était une conséquence de l'œuvre, de la création, et n'était pas le point de départ. Il y avait avant tout un besoin vital de jouer.

Aujourd'hui il y a une sacrée évolution ! L'art est happé par le marché. Il est presque devenu une marchandise soumise aux lois de la production industrielle, avec le marketing et l'effet media en plus. En ce qui me concerne, je n'arrive pas encore à entrer complètement dans cette logique... Pour moi, l'art est toujours quelque chose à vivre, à éprouver intimement et non un

objet de vente. Cependant, parfois, le choix se révèle difficile. En tant qu'artiste, il faut résister à la déferlante. En même temps il faut passer par-là si on veut donner un impact à notre art, surtout en musique...

Avec les moyens modernes, on arrive à fabriquer « des interprètes » de toutes pièces. Au milieu de tout cela, il faut que les vrais créateurs trouvent leur place et imposent leur musique... Pour cela, il faut pousser très loin nos capacités et les limites de notre création. Accepter de s'ouvrir sur le monde de l'industrie musicale, ne doit se faire que sur la base de notre art. On ne se permet pas de faire n'importe quoi !

Bien sûr, nous vivons une nouvelle époque ; mais nous aurons toujours besoin de l'humain. La création ne pourra pas devenir que show business froid. On a toujours besoin de l'artiste et de son cœur sur scène. Les machines, aussi sophistiquées soient-elles, ne pourront jamais remplacer les créateurs. Au contraire elles ont besoin d'eux pour tourner...

FOUNOUD : Etant artiste arabe, comment faites-vous pour vous accommoder avec cette mondialisation triomphante ? De plus, au sein de cette mondialisation, y a-t-il encore une place pour la culture arabe ?

Fawzy Al-Aiedy : Le fait de chanter en arabe sur les scènes françaises et européennes et le fait d'apprendre phonétiquement lors de mes spectacles aux enfants français de chanter en arabe, participent en quelque sorte à la mondialisation, à l'ouverture. En même temps, ceci participe à la défense et à la protection d'une culture spécifique. La mondialisation est une donne positive si on arrive à faire en sorte que chaque culture existe par elle-même...

La mondialisation nous a même permis d'accéder à des musiques venues de partout. Le risque, c'est de voir les productions très mixées envahir les ondes. Les cultures appartiennent aux peuples. Les musiques sont les vibrations de ces peuples et, Dieu merci, elles résistent encore.

Nous sommes des arabes et nous vivons en France ou en Europe. Par conséquent, nous produisons forcément une musique qui nous représente. La musique arabe que nous créons devient notre musique à nous qui vivons en France ou en Europe. La mondialisation, qu'on le

Entretien



veuille ou non, a permis au monde entier de se familiariser avec la musique arabe grâce aux différentes stars médiatisées. Il y a du bon dans la mondialisation. Des millions de gens ont dansé sur la musique de « 1, 2, 3, soleil », ce n'est pas rien ! Même si, derrière tout cela, il y a des gens qui font de l'argent. Pour nous, cela permet de parler de la musique maghrébine. Il faut rappeler qu'au début des années 80, programmer de la musique arabe n'était ni chose facile ni évidente.

Bien entendu, dès qu'il y a une conjoncture difficile, tout peut être remis en question malheureusement. On le constate aujourd'hui encore, après le 11 septembre. La côte de la musique arabe en paie le contrecoup ! Même le raï est en net recul. J'ai même entendu un producteur français dire : « après le 11 septembre, je ne veux plus de chanteurs arabes ». Alors qu'il y a quelques années, il courait derrière certains interprètes arabes connus...

Interviewé par Achour Ben Fguira
et Fathi Doghri



Alain Saint-Hilaire

Contact scène :
MUSIQUES EN BALADE

3, Allée du Rhône
77150 Lesigny

Tél. : 01 60 02 10 20

Fax. : 01 60 02 03 57

e-mail : musibala@musique.net

www.musiquesenbalade.com

Prochains concerts

30 janvier 2003

Dounya (10h + 14h30)

AURAY (56)

Centre Culturel Athena

31 janvier 2003

Le Paris Bagdad (en 5tet)

AURAY (56)

Centre Culturel Athéna

1er février 2003

Le Paris Bagdad (en 4tet)

BRESSUIRE (79)

Théâtre

22 mars 2002

Le Paris Bagdad (en 7tet)

BOISSY est LEGER (94) Gymnase

5 juin 2003

Dounya (2 scolaires : 10h + 14h30)

VITRY SUR SEINE (94)

Théâtre Jean Vilar

6 juin 2003

Dounya (2 scolaires : 10h + 14h30 & 1

tout public : 20h30)

VITRY SUR SEINE (94)

Théâtre Jean Vilar

16 juin 2003

Les temps Chauds

Avec Jean Blanchard,

création d'une chanson avec des enfants

BOURG EN BRESSE

24 mai 2003

Fawzy's Grooves Tour

(nouveau spectacle 2002)

ISSOIRE

26 juin 2003

La Passerelle

Répertoire en cours de décision

RIXHEIM